

HUMANITE d'André GIDE

J'En lis jamais sans une certaine méfiance les travaux qu'un auteur non catholique inspire à un catholique convaincu. Je crains alors que l'anathème ou, ce qui me paraît encore plus redoutable, la tentation d'annexion. En recevant un livre de plus consacré à André Gide, j'évoquais le sombre réquisitoire si injuste d'Henri Massis, et les pages douloureuses de Charles du Bos. Je pensais que le premier n'avait rien gagné à excommunier l'auteur des « Caves du Vatican » et que le second n'avait pu convertir le prestigieux écrivain qui nous livra « Numquid et tu », cette méditation poignante. Il devait appartenir à Paul Archambault, philosophe, critique et croyant, de nous présenter le vrai visage d'André Gide en nous faisant saisir son humanité tout en ne cachant rien de ce qui peut surprendre ou indignier une conscience chrétienne dans une œuvre aussi multiforme et subtile que son créateur (1).

Dans l'itinéraire biographique et psychologique que trace Paul Archambault on peut distinguer trois directions : la quête de la foi perdue, la poursuite de l'acte gratuit, la défense de l'homme. Gide a porté toute sa vie adulte le poids de son enfance, d'une enfance marquée également par le confort bourgeois, la tendresse maladroite de la mère, l'affection délicate d'une cousine et l'austérité d'une éducation protestante. Gide s'est défini lui-même mieux que personne ne saurait le faire en écrivant dans son « Journal » : « Il y a en moi un enfant qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » Cela fait qu'il est si difficile de formuler une opinion sur le personnage : le même homme qui écrit l'admirable préface aux lettres de Pierre Dupouey porte en lui « Les Faux Monnayeurs ». Il semble pourtant que jusqu'en 1919, on puisse suivre une courbe ascendante. Sans qu'on doive trop accorder de crédit aux bruits qui circulaient environ l'an 1906 sur la conversion de Gide

et dont les lettres de Jacques Rivière et d'Alain Fournier se font l'écho, Paul Archambault montre bien que Gide, en ce temps-là, rôdait du côté de Dieu. On songe alors au portrait saisissant que Maurice Denis nous a donné de Gide dans une étonnante « Adoration des Bergers », où nous voyons l'auteur de l'« Immoraliste » en robe de bure contempler l'Enfant en compagnie d'un franciscain.

Dans une page cruelle du « Journal », Gide se rassure en confiant que grâce aux efforts maladroits de ses amis catholiques, il ne les a pas rejoints en leur foi. Et Archambault sait relever que si les ouvrages qui suivent cette crise gardent ces qualités d'analyse et d'expression qui font de Gide un des maîtres incontestés de la langue française, ces livres ont perdu de l'émotion et de l'angoisse qu'on surprenait dans la « Porte étroite ». Paul Archambault parle à juste titre des « constantes de l'inconstant », de ces grandes inspirations directrices qui, au delà de l'acte gratuit d'un Lafcadio recherchent les conditions d'un humanisme. Oui, ce que cet homme qui s'est voulu par delà le bien et le mal a recherché constamment jusque dans ses évasions et ses errements, c'est une conception héroïque de l'homme. Avec beaucoup de tact, Archambault étudie le problème posé par « Corydon » et la défense et illustration que Gide donne de l'amour interdit. Nous comprenons que le Gide refoulé par son adolescence provinciale devait s'ouvrir avec ivresse aux mirages de l'Afrique, laisser ses sens longtemps réprimés s'épanouir, mais aussi, hélas ! se satisfaire. Mais Gide gardait un jardin secret : il avait épousé sa cousine et il la fit souffrir. Elle sut lui pardonner, rester là, constamment disponible, et dans des pages peu connues du « Journal », Gide marque qu'elle était pour lui ce qu'il respectait le plus au monde. Ici, il faut citer Archambault : « Frère de Gide, grâce à Emmanuèle, une lumière n'a cessé de briller, un témoignage jusqu'au bout a été rendu, une présence a subsisté et subsiste, qui l'ont empêché de méconnaître la meilleure part de lui-même, qui le contraignaient à en tenir compte, qui, aux heures de dissipation, sacrilège, la lui renvoyaient encore, inaliénable et obstiné ».

Et jusque dans le dilettantisme, jusque dans la volupté de l'instant et du fugitif, jusque dans la saveur des « Nourritures terrestres », il y a cette insatisfaction et il y a ce désir pathétique d'assumer le plus possible d'humanité. C'est le besoin qui explique toute une partie et non la plus négligeable de l'activité littéraire de Gide. Il y a ce sentiment de la justice qui traverse les « Souvenirs de la Cour d'Assises », cette sympathie humaine et ce sens de la liberté dans le « Voyage au Congo » qui réveillera l'opinion et alertera utilement les pouvoirs. Il y a même encore un besoin d'absolu et un amour de l'homme dans ce mouvement qui porta l'individualiste type que demeura toute sa vie André Gide, vers le communisme. Mais

le poète des « Nouvelles Nourritures » ne s'était pas tracé pour rien la sincérité comme ligne de conduite. Gide a pris le chemin de l'U.R.S.S. et il en est revenu. Que son égotisme l'ait empêché de distinguer ce qu'avait de grandiose l'œuvre des Soviets, aucun doute, mais c'est quand même une réaction saine qui oblige la conscience de Gide à refuser un monde où l'homme se trouve absorbé par un collectivisme anonyme. Et si l'on peut souligner un trait dominant dans ce caractère qui se dérobe et qui se veut tout en nuances, c'est bien cette intention de maintenir vivante la tradition humaniste, de défendre les valeurs humaines qu'un monde de plus en plus dominé par la technique bafoue ou méconnaît.

Que Gide manifeste par ses écrits un humanisme authentique, nous l'accordons volontiers, mais nous pensons avec Paul Archambault que la vie de l'homme rend un autre son. Cette remarque n'est pas pour condamner la tentative entreprise par le protagoniste de « Si le grain ne meurt », mais seulement pour indiquer les limites et les chimères que comporte une attitude intellectuelle lorsqu'elle ne repose pas sur une adhésion intérieure. Gide fuit le contour net : ne nous étonnons pas, dès lors, de ses incertitudes et de ses hésitations devant le grand malheur qui frappe la France en 1940. Il se ressaisit assez vite, mais non sans avoir accepté un instant l'idée que la patrie était aussi de ces choses qui passaient et desquelles il fallait se détacher.

Cet homme, dont tant de liens nouent la destinée, s'est voulu un homme sans attache. Il a quitté le port et s'est enivré de l'air du large, mais en conservant toujours le goût amer des nourritures de la rive. Une nostalgie et une attente font le tourment de l'existence gidiennne : elles en constituent aussi la dignité. Gide-Protée a peut-être d'autres masques que celui dépeint par Paul Archambault, mais lorsque le jour viendra où il sera jugé non plus par les hommes, mais par Dieu, ce visage-là témoignera pour lui.

Pierre DOURNES.

(1) *Humanité d'André Gide*, par Paul Archambault. Ed. Bloud et Gay (rue Garancière, Paris).